

dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes et qui, en conséquence, est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant. » (« Fanatisme », *Dictionnaire philosophique*)

• *La tolérance* :

« Qu'est-ce que la tolérance ? C'est l'apanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesse et d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de la nature. » (« Tolérance », *Dictionnaire philosophique*)

• *Le théisme* :

« Vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu ; traite ton prochain comme tu veux qu'il te traite. » (« Catéchisme chinois », *Dictionnaire philosophique*)

« Adore et sois juste. » (*Profession de foi des théistes*)

• *Une morale de l'action* :

« Le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin. »

« Travaillons sans raisonner. »

« Il faut cultiver notre jardin. » (*Candide*, XXX)

■ Éditions et Études ■

VOLTAIRE : *Lettres philosophiques*, par Frédéric Deloffre, Folio, 1985.

Essai sur les Mœurs, par René Pomeau, Garnier, 1963.

Romans et contes, par René Pomeau, Garnier-Flammarion, 1975.

Traité sur la tolérance, par René Pomeau, Garnier-Flammarion, 1989.

Dictionnaire philosophique portatif, par René Pomeau, Garnier-Flammarion, 1964.

Correspondance choisie, par Jacqueline Hellegouarc'h, Livre de poche, 1990.

Études

Jean Goldzink : *Voltaire*, Gallimard, 1989.

Christiane Mervaud : *Voltaire*, Bordas, 1991.

Jeanne et Michel Charpentier : *Voltaire*, Nathan, 1991.

Diderot

CHAPITRE 4



Diderot (1713-1784)



Diderot par Jean-Honoré Fragonard (1732-1806). Paris, Musée du Louvre.

BIOGRAPHIE

De la tonsure à la vie de bohème

Fils d'un coutelier, Diderot naît en 1713 à Langres, puissant évêché peuplé de couvents, d'églises et de séminaires. Un oncle chanoine le pousse à la prêtrise et, à treize ans, il est tonsuré.

Mais Diderot ne veut pas être chanoine : il s'enfuit pour continuer ses études à Paris. Alors débute une vie de bohème réduite aux expédients et à la misère, celle-là même qu'il attribuera plus tard au « Neveu de Rameau ».

Cette insertion dans le monde réel, que n'ont pas connue les autres grands philosophes du siècle, développe en lui le sens du pittoresque et du réalisme, tout en nourrissant sa révolte intellectuelle.

En 1748, il se marie clandestinement avec une jolie marchande de lingerie.

De la philosophie à la prison

Pour gagner sa vie, Diderot, devenu l'ami de Rousseau et de Condillac, traduit des ouvrages anglais tout en suivant des cours de chirurgie. En 1745, son adaptation de l'*Essai sur le mérite et la vertu* de Shaftesbury le fait connaître ; il devient l'un des plus brillants représentants d'une génération qui s'est formée à la lecture des *Lettres philosophiques* de Voltaire.

À partir de 1746, il partage avec d'Alembert la direction de l'*Encyclopédie*, ce qui le condamne à un travail écrasant, sans pour autant le faire renoncer à son œuvre personnelle : ses *Pensées philosophiques*, parues cette année-là, sont condamnées par le Parlement ; l'intrigue scabreuse de son roman, *Les Bijoux indiscrets*, fait scandale ; le matérialisme de sa *Lettre sur les Aveugles* lui vaut une incarcération sans jugement dans le Donjon de Vincennes. Cinq mois de prison qui lui donnent la conscience aiguë de l'arbitraire et du despotisme.

Le combat pour l'Encyclopédie

De 1750 à 1765, l'histoire de Diderot paraît se confondre avec celle de l'*Encyclopédie*. Pourtant il trouve le temps de rédiger ses *Pensées sur l'interprétation de la nature* et de répandre ses idées par des conversations brillantes et

inspirées. Il se lance avec passion dans le théâtre avec *Le Fils naturel* (c'est l'occasion d'une brouille avec Rousseau : l'ombrageux genevois a pris pour lui une phrase de ce drame moralisateur « Il n'y a que le méchant qui soit seul. »), puis *Le Père de Famille*.

La période des années 1758 – 1760 est une des plus douloureuses dans la vie de Diderot. Une violente campagne contre les philosophes est lancée par le parti dévot. On tire prétexte du scandale causé par l'article *Genève* et par le livre d'Helvétius, *De l'Esprit*, pour interdire l'*Encyclopédie*. Diderot trouve une consolation dans sa liaison avec Sophie Volland, écrit beaucoup, mais réserve désormais à ses manuscrits inédits les audaces de sa pensée.

Une œuvre très en avance sur son époque

La maîtrise de Diderot en matière de critique d'art s'affirme dans les comptes-rendus des Salons, qu'il fait paraître dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, et dans son *Paradoxe sur le comédien* (1773). Sa création romanesque s'élargit : à *La Religieuse* succèdent *Le Neveu de Rameau* et *Jacques le Fataliste*. Sa pensée philosophique, marquée par le matérialisme, s'affirme dans *Le Rêve de d'Alembert* (1769) et dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* où s'exprime sa morale positive et naturelle.

Le philosophe passe cinq mois à Saint-Petersbourg en 1773. Il presse Catherine II d'adopter un programme de réformes sociales et politiques, mais revient à Paris sans illusion sur la sincérité de son « despotisme éclairé ». Fatigué par ce voyage et par son intense activité, Diderot mène alors une vie plus calme. Il précise son matérialisme dans l'*Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de ****, récrit l'*Histoire des Deux Indes* de l'abbé Raynal et confie sa haine des tyrans dans son *Essai... sur les règnes de Claude et de Néron*. Il est emporté en 1784 par une attaque d'apoplexie, quelques mois après la mort de ses amis d'Alembert et Sophie Volland.

1713	Naissance à Langres de Diderot, fils d'un coutelier.	1758	<i>Le Père de famille</i> . <i>Discours sur la poésie dramatique</i> .
1726	Diderot reçoit la tonsure.	1759	Révocation du privilège de l' <i>Encyclopédie</i> . Rédaction du premier Salon.
1742	Rencontre de Rousseau.	1760 • 1781	<i>La Religieuse</i> .
1743	Mariage secret. Rencontre de Condillac.	1762 • 1777	<i>Le Neveu de Rameau</i> .
1744	Traduction du <i>Dictionnaire de médecine</i> de James.	1765 • 1773	<i>Jacques le Fataliste</i> .
1745	Adaptation de l' <i>Essai sur le mérite et la vertu</i> .	1766	Rencontre du médecin Bordeu.
1746	<i>Pensées philosophiques</i> .	1769	<i>Le Rêve de d'Alembert</i> .
1747	Diderot et d'Alembert directeurs de l' <i>Encyclopédie</i> .	1773	<i>Paradoxe sur le comédien</i> . <i>Supplément au Voyage de Bougainville</i> . Départ pour la Russie.
1748	<i>Les Bijoux indiscrets</i> .	1774	<i>Réfutation d'Helvétius</i> .
1749	<i>Lettre sur les Aveugles</i> . Emprisonnement à Vincennes.	1777	<i>Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de ***</i> .
1751	Parution du tome I de l' <i>Encyclopédie</i> .	1777 • 1781	Diderot révisé, puis récrit l' <i>Histoire des Deux Indes</i> .
1753	<i>Pensées sur l'interprétation de la nature</i> .	1779	<i>Essai sur les règnes de Claude et de Néron</i> .
1755	Rencontre de Sophie Volland.	1784	Mort de Diderot.
1757	<i>Le Fils naturel</i> . <i>Entretiens avec Dorval</i> ... Parution du tome VII de l' <i>Encyclopédie</i> , avec l'article <i>Genève</i> de d'Alembert.		

1. UNE CONCEPTION MATÉRIALISTE DU MONDE

L'ŒUVRE - ÉTUDE 1

Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient (1749)

Diderot, qui s'est engagé en 1746 dans la rédaction de l'*Encyclopédie*, s'intéresse de plus en plus aux problèmes scientifiques. Auteur en 1748 de la traduction du *Dictionnaire de médecine* de James, il assiste à l'opération d'un aveugle sous la direction de Réaumur. Sa *Lettre sur les Aveugles*, publiée en 1749, lui sert de prétexte à une vérification de la théorie sensualiste : toutes nos idées morales et métaphysiques viennent de nos sens. Un mois et demi plus tard, une lettre de cachet condamne le philosophe à être enfermé à Vincennes, lui rappelant durement que le matérialisme est hors-la-loi.

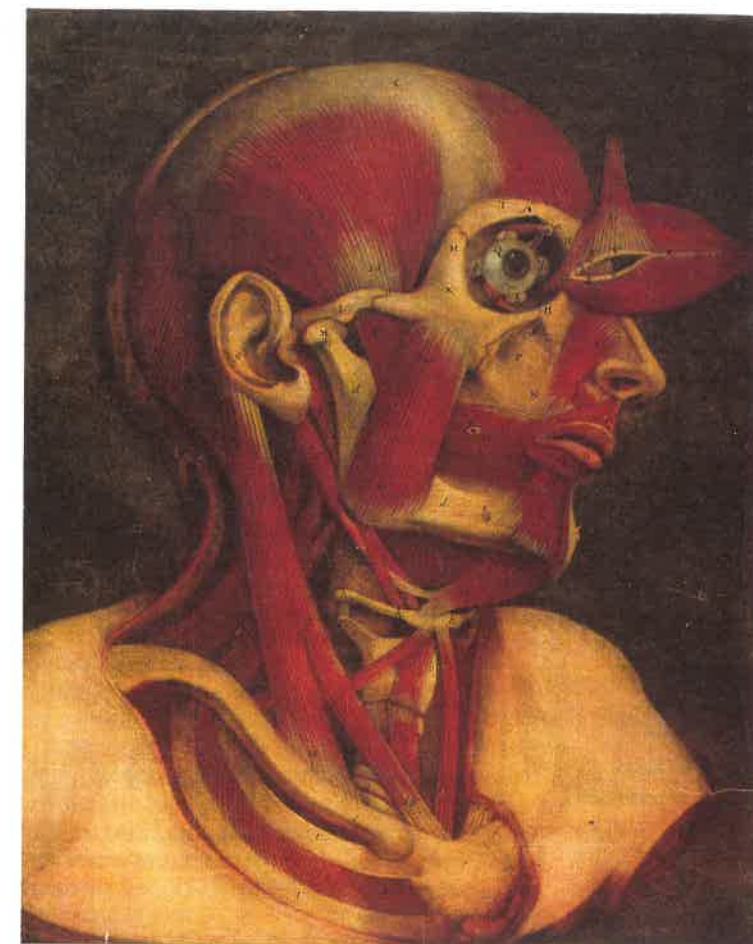
Dans un premier temps, Diderot vérifie ses théories auprès d'un aveugle-né, doué d'un grand bon sens, qu'il est allé voir à Puiseaux dans le Loiret. Il affirme, à la fin de la lettre que l'aveugle privé des spectacles de la nature ne peut envisager un autre Dieu que celui de Newton. Le ton de la lettre change dans les pages dramatiques consacrées à la mort de Saunderson. Diderot prête au mathématicien anglais, qui avait perdu la vue à l'âge d'un an, ses propres arguments en faveur de l'athéisme : les spectacles magnifiques de la nature ne peuvent être une preuve de l'existence de Dieu pour un aveugle. Et d'ailleurs, un aveugle se passe facilement de la croyance en Dieu : il est très important pour lui de ne pas prendre de la cigüe pour du persil, mais nullement de croire ou de ne pas croire en Dieu.

■ La relativité de la morale et de la métaphysique ■

DIDEROT
Lettre sur les Aveugles
(1749)

1. Diderot raconte à Mme de Puisieux, la destinataire de la *Lettre sur les Aveugles*, sa visite à l'aveugle de Puiseaux.

Anatomie de la tête
par J.-F. Gautier-Dagoty,
XVIII^e siècle. Bibliothèque
inter-universitaire
de médecine de Paris.



- 10 de plus qu'à lui, et qu'il ignore la manière de bien cacher un vol. Il ne fait pas grand cas de la pudeur : sans les injures de l'air², dont les vêtements le garantissent, il n'en comprendrait guère l'usage ; et il avoue franchement qu'il ne devine pas pourquoi l'on couvre plutôt une partie du corps qu'une autre, et moins encore par quelle bizarrerie on donne entre ces parties la
15 préférence à certaines que leur usage et les indispositions auxquelles elles sont sujettes demanderaient que l'on fût libres. Quoique nous soyons dans un siècle où l'esprit philosophique nous a débarrassés d'un grand nombre de préjugés, je ne crois pas que nous en venions jamais jusqu'à méconnaître les prérogatives de la pudeur aussi parfaitement que mon aveugle. Diogène³
20 n'aurait point été pour lui un philosophe.

Comme de toutes les démonstrations extérieures qui réveillent en nous la commisération et les idées de la douleur, les aveugles ne sont affectés que par la plainte, je les soupçonne, en général, d'inhumanité. Quelle différence y a-t-il pour un aveugle, entre un homme qui urine et un homme qui, sans
25 se plaindre, verse son sang ? Nous-mêmes, ne cessons-nous pas de compatir lorsque la distance ou la petitesse des objets produit le même effet sur nous que la privation de la vue sur les aveugles ? Tant nos vertus dépendent de notre manière de sentir et du degré auquel les choses extérieures nous affectent ! Aussi je ne doute point que, sans la crainte du châtimement, bien des
30 gens n'eussent moins de peine à tuer un homme à une distance où ils ne le verraient gros que comme une hirondelle, qu'à égorger un bœuf de leurs mains. Si nous avons de la compassion pour un cheval qui souffre, et si nous écrasons une fourmi sans aucun scrupule, n'est-ce pas le même principe qui

2. Les intempéries.

3. Philosophe grec de l'école cynique (413-327 environ av. J.-C.).

Lettre à Sophie Volland (1759)

Diderot a séjourné au château du Grandval à Sucy-en-Brie, propriété de Mme d'Aine, mère du baron d'Holbach (voir p. 503), chez qui la société et la conversation sont fort libres. Il y écrit une lettre à Sophie Volland, où il développe sa conception des relations entre la matière morte et la matière vivante, déjà évoquée dans ses *Pensées sur l'interprétation de la nature*.

Si les *Lettres à Sophie Volland* font état – bien involontairement – de sa liaison avec cette femme férue de science et de philosophie qui devint sa confidente, elles constituent également un véritable « magasin de faits et d'idées » (Jean Varloot). Sous une forme déjà élaborée, s'annoncent les grandes œuvres de Diderot : philosophie, morale, religion, beaux-arts, musique, poésie, théâtre, roman, critique, descriptions de la campagne, portraits, rien n'y manque. Partant du concret et d'événements saisis sur le vif, l'auteur relate avec humour sa vie matérielle, intellectuelle et sentimentale, tout en faisant comprendre son rôle et son influence sur son temps.

« On ne naît point,
on ne meurt point »

DIDEROT
Lettre à Sophie Volland
(1759)

À Sophie Volland, au Grandval, le 15 octobre 1759

[...] Il me passa par la tête un paradoxe que je me souviens d'avoir entamé un jour à votre sœur¹, et je dis au père Hoop², car c'est ainsi que nous l'avons surnommé parce qu'il a l'air ridé, sec et vieillot : « Vous êtes bien à plaindre ; mais s'il était quelque chose de ce que je pense, vous le seriez bien davantage. – Le pis est d'exister, et j'existe. – Le pis n'est pas d'exister, mais d'exister pour toujours. – Aussi je me flatte qu'il n'en sera rien. – Peut-être ; dites-moi, avez-vous jamais pensé sérieusement à ce que c'est que vivre ? Concevez-vous bien qu'un être puisse jamais passer de l'état de non vivant à l'état de vivant ! Un corps s'accroît ou diminue, se meut ou se repose ; mais s'il ne vit pas par lui-même, croyez-vous qu'un changement, quel qu'il soit, puisse lui donner de la vie ? Il n'en est pas de vivre comme de se mouvoir ; c'est autre chose. Un corps en mouvement frappe un corps en repos, et celui-ci se meut ; mais arrêtez, accélérez un corps non vivant, ajoutez-y, retranchez-en, organisez-le, c'est-à-dire disposez-en les parties comme vous l'imaginerez : si elles sont mortes, elles ne vivront non plus dans une position que dans une autre. Supposer qu'en mettant à côté d'une particule morte une, deux ou trois particules mortes, on en formera un système de corps vivant, c'est avancer, ce me semble, une absurdité très forte, ou je ne m'y connais pas. Quoi ! la particule *a* placée à gauche de la particule *b* n'avait point la conscience de son existence, ne sentait point, était inerte et morte ; et voilà que, celle qui était à gauche mise à droite, et celle qui était à droite mise à gauche, le tout vit, se connaît, se sent ! Cela ne se peut. Que fait ici la droite ou la gauche ? Y a-t-il un côté et un autre côté dans l'espace ? Cela serait, que le sentiment et la vie n'en dépendraient pas. Ce qui a ces qualités les a toujours eues et les aura toujours. Le sentiment et la vie sont éternels. Ce qui vit a toujours vécu, et vivra sans fin. La seule différence que je connaisse entre la mort et la vie, c'est qu'à présent, vous vivez en masse, et que dissous, épars en molécules, dans vingt ans d'ici vous vivrez en détail.

1. Mme Le Gendre, chez qui Sophie Volland réside lors de ses séjours à Paris.

2. Ce chirurgien écossais, familier du baron d'Holbach, souffre du spleen, parle souvent de suicide et espère que la fin de la vie supprime toute forme de sentiment.

nous détermine ? Ah, madame⁴ ! que la morale des aveugles est différente de la nôtre ! Que celle d'un sourd différerait encore de celle d'un aveugle, et qu'un être qui aurait un sens de plus que nous trouverait notre morale imparfaite, pour ne rien dire de pis !

Notre métaphysique ne s'accorde pas mieux avec la leur. Combien de principes pour eux qui ne sont que des absurdités pour nous, et réciproquement ! Je pourrais entrer là-dessus dans un détail qui vous amuserait sans doute, mais que de certaines gens, qui voient du crime à tout, ne manqueraient pas d'accuser d'irrégion ; comme s'il dépendait de moi de faire apercevoir aux aveugles les choses autrement qu'ils ne les aperçoivent. Je me contenterai d'observer une chose dont je crois qu'il faut que tout le monde convienne : c'est que ce grand raisonnement⁴, qu'on tire des merveilles de la nature, est bien faible pour des aveugles⁵. La facilité que nous avons de créer, pour ainsi dire de nouveaux objets par le moyen d'une petite glace, est quelque chose de plus incompréhensible pour eux que des astres qu'ils ont été condamnés à ne voir jamais. Ce globe lumineux qui s'avance d'orient en occident les étonne moins qu'un petit feu qu'ils ont la commodité d'augmenter ou de diminuer : comme ils voient la matière d'une manière beaucoup plus abstraite que nous, ils sont moins éloignés de croire qu'elle pense⁶.

Si un homme qui n'a vu que pendant un jour ou deux se trouvait confondu chez⁷ un peuple d'aveugles, il faudrait qu'il prit le parti de se taire, ou celui de passer pour un fou. Il leur annoncerait tous les jours quelque nouveau mystère, qui n'en serait un que pour eux, et que les esprits forts se sauraient bon gré⁸ de ne pas croire. Les défenseurs de la religion ne pourraient-ils pas tirer un grand parti d'une incrédulité si opiniâtre, si juste même, à certains égards, et cependant si peu fondée ? Si vous vous prêtez pour un instant à cette supposition, elle vous rappellera, sous des traits empruntés, l'histoire et les persécutions de ceux qui ont eu le malheur de rencontrer la vérité dans des siècles de ténèbres⁹, et l'imprudence de déceler à leurs aveugles contemporains, entre lesquels ils n'ont point eu d'ennemis plus cruels que ceux qui, par leur état et leur éducation¹⁰, semblaient devoir être les moins éloignés de leurs sentiments.

DIDEROT, *Lettre sur les Aveugles...* (1749)

■ POUR LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

1. Une vérification expérimentale.

• Dégagez la structure du développement et l'enchaînement des idées.

2. Perception et morale.

- Quels arguments Diderot développe-t-il pour montrer le caractère relatif de la morale ?
- Que représentent les démonstrations extérieures ?
- Où apparaît le travail de sape mené par le philosophe contre les fondements de la morale chrétienne ?

3. Relativité et religion.

- Quelle est la pensée véritable de Diderot ?
- Comment fait-il de la lettre un genre éminemment polémique dirigé contre les fondements de l'Ancien Régime ?

- Quelle importance revêt l'évocation finale des persécutions ?

Entraînement

Rédigez la première partie du commentaire composé en vous inspirant du plan sommaire ci-dessus et en tenant compte de la division du texte en quatre paragraphes de nature profondément différente, correspondant aux étapes successives de l'expérimentation :

- une enquête anecdotique ;
- une démonstration fondée sur des exemples ;
- la transposition des arguments du second paragraphe à un domaine différent ;
- une synthèse en forme de conclusion et de dénonciation.

L'OMBRE DE LA MORT AU XVIII^e SIÈCLE

Parmi les images conventionnelles du XVIII^e siècle figure la vision d'une humanité libérée de ses angoisses par une vie vertigineuse qui la tient à l'écart de la pensée de la mort. Cette image paraît inexacte aux écrivains des Lumières. Ils détectent avec une vigilance et une lucidité attentives la présence de la mort dans leur existence quotidienne et dans leur propre cœur.

L'horreur des derniers combats

« Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures ; c'est un palliatif : la mort est le remède », écrit Chamfort dans ses Pensées. Mais la mort de sa maîtresse, Mme Buffon, est l'occasion pour cet esprit amer de se montrer capable d'un attachement authentique.

À celle qui n'est plus

Dans ce moment épouvantable
Où des sens fatigués, des organes rompus,
La mort avec fureur déchire les tissus,
Lorsqu'en cet assaut redoutable
L'âme, par un dernier effort,
Lutte contre ses maux et dispute à la mort
Du corps qu'elle animait le débris périssable ;
Dans ces moments affreux où l'homme est sans
[appui,
Où l'amant fuit l'amante, où l'ami fuit l'ami,
Moi seul, en frémissant, j'ai forcé mon courage
À supporter pour toi cette effrayante image.
De tes derniers combats j'ai senti l'horreur ;
Le sanglot lamentable a passé dans mon cœur,
Tes yeux fixes, muets, où la mort était peinte,
D'un sentiment plus doux semblaient porter
[l'empreinte
Ces yeux que j'avais vu par l'amour animés,
Ces yeux que j'adorais, ces yeux que j'ai
[fermés »
CHAMFORT, *Pensées, maximes...* (posthume 1795)

L'escamotage de la mort

Buffon présente la mort comme un simple moment dans la dissolution progressive de l'être humain : on meurt sans cesse et la dernière mort n'est rien.

Je ne me suis un peu étendu sur ce sujet, que pour tâcher de détruire un préjugé si contraire au bonheur de l'homme ; j'ai vu des victimes de ce préjugé, des personnes que la frayeur de la mort a fait mourir en effet, des femmes surtout, que la crainte de la douleur anéantissait ; ces terribles alarmes semblent même n'être faites que pour des personnes élevées et devenues par leur éducation plus sensibles que les autres, car le commun des hommes, surtout ceux de la campagne, voient la mort sans effroi.

La vraie philosophie est de voir les choses telles qu'elles sont ; le sentiment intérieur serait toujours d'accord avec cette philosophie, s'il n'était perverti par les illusions de notre imagination et par l'habitude malheureuse que nous avons prise de nous forger des fantômes de douleur et de plaisir : il n'y a rien de terrible ni rien de charmant que de loin, mais pour s'en assurer il faut avoir le courage et la sagesse de voir l'un et l'autre de près.

BUFFON, *histoire naturelle*, III

L'autre monde

Mme du Deffand, une des femmes qui règna sur la société du XVIII^e siècle, finit par éprouver une accablante impression de vide et d'inutilité débouchant sur le dégoût et l'ennui.

À Monsieur Horace Walpole

Dites-moi pourquoi, détestant la vie, je redoute la mort ? Rien ne m'indique que tout ne finira pas avec moi ; au contraire je m'aperçois du délabrement de mon esprit, ainsi que de celui de mon corps. Tout ce qu'on dit pour ou contre ne me fait nulle impression. Je n'écoute que moi, et je ne trouve que doute et qu'obscurité. Croyez, dit-on, c'est le plus sûr ; mais comment croit-on ce que l'on ne comprend pas ? Ce que l'on ne comprend pas peut exister sans doute ; aussi je ne le nie pas ; je suis comme un sourd et un aveugle-né ; il y a des sons, des couleurs, il en convient ; mais sait-il de quoi il convient ? S'il suffit de ne point nier, à la bonne heure, mais cela ne suffit pas. Comment peut-on se décider entre un commencement et une éternité, entre le plein et le vide ? Aucun de mes sens ne peut me l'apprendre ; que peut-on apprendre sans eux ? Cependant, si je ne crois pas ce qu'il faut croire, je suis menacée d'être mille et mille fois plus malheureuse après ma mort que je ne le suis pendant ma vie. À quoi se déterminer, et est-il possible de se déterminer ? Je vous le demande, à vous qui avez un caractère si vrai, que vous devez, par sympathie, trouver la vérité, si elle est trouvable. C'est des nouvelles de l'autre monde qu'il faut m'apprendre, et me dire si nous sommes destinés à y jouer un rôle.

Mme du DEFFAND, 1^{er} avril 1769

– Dans vingt ans c'est bien loin ! »
30 Et Mme d'Aine : « On ne naît point, on ne meurt point ; quelle diable de folie ! – Non, madame. – Quoiqu'on ne meure point, je veux mourir tout à l'heure, si vous me faites croire cela. – Attendez : Tisbé vit, n'est-il pas vrai ? – Si ma chienne vit ? Je vous en réponds, elle pense, elle aime, elle raisonne, elle a de l'esprit et du jugement. – Vous vous souvenez bien du temps où elle n'était pas plus grosse qu'un rat ? – Oui. – Pourriez-vous me dire comment elle est devenue si rondelette ? – Pardi, en se crevant de mangeaille comme vous et moi. – Fort bien, et ce qu'elle mangeait vivait-il ? ou non ? – Quelle question ! pardi non, il ne vivait pas. – Quoi ! Une chose qui ne vivait pas, appliquée à une chose qui vivait, est devenue vivante, et vous entendez cela ?
40 – Pardi, il faut bien que je l'entende. – J'aimerais tout autant que vous me disiez que si l'on mettait un homme mort entre vos bras il ressusciterait. – Ma foi, s'il était bien mort, bien mort... ; mais laissez-moi en repos ; voilà-t-il pas que vous me feriez dire des folies... »

Le reste de la soirée s'est passé à me plaisanter sur mon paradoxe... On m'offrait de belles poires qui vivaient, des raisins qui pensaient ; et moi je disais : Ceux qui se sont aimés pendant leur vie et qui se font inhumer l'un à côté de l'autre ne sont peut-être pas si fous qu'on pense. Peut-être leurs cendres se pressent, se mêlent et s'unissent ! que sais-je ? Peut-être n'ont-elles pas perdu tout sentiment, toute mémoire de leur premier état. Peut-être ont-elles un reste de chaleur et de vie dont elles jouissent à leur manière au fond de l'urne froide qui les renferme. Nous jugeons de la vie des éléments par la vie des masses grossières ! Peut-être sont-ce des choses bien diverses. On croit qu'il n'y a qu'un polype³ ! Et pourquoi la nature entière ne serait-elle pas du même ordre ? Lorsque le polype est divisé en cent mille parties, l'animal primitif et générateur n'est plus ; mais tous ses principes sont vivants.
50 O ma Sophie ! il me resterait donc un espoir de vous toucher, de vous sentir, de vous aimer, de vous chercher, de m'unir, de me confondre avec vous quand nous ne serons plus, s'il y avait dans nos principes une loi d'affinité, s'il nous était réservé de composer un être commun, si je devais dans la suite des siècles refaire un tout avec vous, si les molécules de votre amant dissous avaient à s'agiter, à s'émouvoir et à rechercher les vôtres éparses dans la nature ! Laissez-moi cette chimère, elle m'est douce, elle m'assurerait l'éternité en vous et avec vous.

DIDEROT, *Lettre à Sophie Volland*, 15 octobre 1759

3. Animal formé d'un tube.

LECTURE MÉTHODIQUE

L'art de l'épistolier

1. Faites ressortir l'habileté de la construction (exposé de la thèse, illustration par un exemple précis, retour à Sophie et aboutissement de la thèse : Diderot fait de la destinataire le point d'aboutissement de toute la théorie matérialiste).
2. Étudiez le double usage du dialogue, d'abord pour introduire le propos, ensuite comme moyen de faire surgir la vérité.
3. Combien relevez-vous de points d'exclamation et de points d'interrogation ? Quelle est leur fonction ?
4. Où apparaît l'humour de Diderot (dans la présentation des personnages, dans les propos tenus, dans

le choix de la chienne Tisbé, dans la distance prise par rapport à l'ambition scientifique de sa théorie... ?

5. Comment la variété des tonalités confère-t-elle de la vivacité à la lettre ?

AU-DELÀ DU TEXTE

Composition française

- Quand Diderot écrivait : « La philosophie n'est que l'opinion des passions », pensait-il définir sa propre philosophie ? Plus généralement, faites la part de la raison et des passions dans la philosophie du XVIII^e siècle.

Le Rêve de d'Alembert (1769)

Vingt-cinq ans de recherches chimiques, biologiques, médicales et chirurgicales, et l'amitié du médecin Bordeu, un des grands praticiens du siècle, ont préparé Diderot à écrire *Le Rêve de d'Alembert* (1769), où son matérialisme expérimental aboutit à une explication de l'homme : une vie élémentaire éternelle appartient à la matière et l'homme dépend du biochimisme universel.

Sous le titre de *Rêve de d'Alembert*, on regroupe communément trois textes : un *Entretien entre d'Alembert et Diderot*, orienté sur l'origine de l'univers et sur la génétique ; le *Rêve* proprement dit ; et une *Suite de l'Entretien*, où Mlle de Lespinasse et Bordeu s'interrogent sur les conséquences morales et philosophiques du matérialisme.



Julie de Lespinasse
par Louis Carmontelle
(1717-1806). Chantilly.

■ « L'Homme... image d'une espèce qui passe » ■

DIDEROT
Le Rêve de d'Alembert
(1769)

Après un entretien avec Diderot sur la « sensibilité que partagent universellement les êtres et la matière » (théorie qui suppose notamment une continuité entre les règnes minéral, végétal et animal), d'Alembert est rentré chez lui, soucieux, et s'est couché. Mlle de Lespinasse – sa maîtresse –, qui a veillé le philosophe toute la nuit et qui a scrupuleusement pris en note ses divagations, écoute les commentaires que fait le médecin Bordeu à sa lecture.

MADemoiselle de LESPINASSE. – Sur les deux heures du matin, il en est revenu à sa goutte d'eau, qu'il appelait un mi... cro...

BORDEU. – Un microcosme¹.

MADemoiselle de LESPINASSE. – C'est son mot. Il admirait la sagacité des
5 anciens philosophes. Il disait ou faisait dire à son philosophe, je ne sais
lequel des deux : « Si lorsque Épicure assurait que la terre contenait des
germes de tout, et que l'espèce animale était le produit de la fermentation,
il avait proposé de montrer une image en petit de ce qui s'était fait en grand
à l'origine des temps, que lui aurait-on répondu ?... Et vous l'avez sous vos
10 yeux cette image, et elle ne vous apprend rien... Qui sait si la fermentation
et ses produits² sont épuisés ? Qui sait à quel instant de la succession de ces
générations animales nous en sommes ? Qui sait si ce bipède déformé, qui
n'a que quatre pieds de hauteur³ qu'on appelle encore dans le voisinage du
pôle un homme⁴, et qui ne tarderait pas à perdre ce nom en se déformant
15 un peu davantage, n'est pas l'image d'une espèce qui passe ? Qui sait si tout
ne tend pas à se réduire à un grand sédiment inerte et immobile ? Qui sait
quelle sera la durée de cette inertie ? Qui sait quelle race nouvelle peut
résulter derechef⁵ d'un amas aussi grand de points sensibles et vivants ?
Pourquoi pas un seul animal ? Qu'était l'éléphant dans son origine ? Peut-être
20 l'animal énorme tel qu'il nous paraît, peut-être un atome, car tous les deux
sont également possibles ; ils ne supposent que le mouvement et les
propriétés diverses de la matière... L'éléphant, cette masse énorme, organi-
sée, le produit subit de la fermentation ! Pourquoi non ? Le rapport de ce
grand quadrupède à sa matrice première est moindre que celui du vermis-
seau à la molécule de farine⁶ qui le produit ; mais le vermisseau n'est qu'un
25 vermisseau... C'est-à-dire que la petitesse qui vous dérobe son organisation
lui ôte son merveilleux... Le prodige, c'est la vie, c'est la sensibilité ; et ce
prodige n'en est plus un... Lorsque j'ai vu la matière inerte passer à l'état
sensible, rien ne doit plus m'étonner... Quelle comparaison d'un petit
30 nombre d'éléments mis en fermentation dans le creux de ma main, et de ce
réservoir immense d'éléments divers épars dans les entrailles de la Terre, à
sa surface, au sein des mers, dans le vague des airs !... Cependant, puisque
les mêmes causes subsistent, pourquoi les effets ont-ils cessé ? Pourquoi ne
voyons-nous plus le taureau percer la terre de sa corne, appuyer ses pieds
35 contre le sol, et faire effort pour en dégager son corps pesant ?... Laissez
passer la race présente des animaux subsistants ; laissez agir le grand
sédiment inerte quelques millions de siècles. Peut-être faut-il, pour renouve-
ler les espèces, dix fois plus de temps qu'il n'est accordé à leur durée.
Attendez, et ne vous hâtez pas de prononcer sur le travail de nature. Vous
40 avez deux grands phénomènes, le passage de l'état d'inertie à l'état de
sensibilité, et les générations spontanées ; qu'ils vous suffisent : tirez-en de
justes conséquences, et dans un ordre de choses où il n'y a ni grand, ni petit,
ni durable, ni passager absolus, garantisiez-vous du sophisme de l'éphé-
mère...⁷ Docteur, qu'est-ce que c'est que le sophisme de l'éphémère ?

45 BORDEU. – C'est celui d'un être passager qui croit à l'immutabilité des
choses.

MADemoiselle de LESPINASSE. – La rose de Fontenelle qui disait que de
mémoire de rose on n'avait vu mourir un jardinier⁸ ?

BORDEU. – Précisément ; cela est léger et profond.

50 MADemoiselle de LESPINASSE. – Pourquoi vos philosophes ne s'expriment-ils
pas avec la grâce de celui-ci ? nous les entendrions.

DIDEROT, *Le Rêve de d'Alembert* (1769)

1. Image réduite du monde, de la société.

2. À cette époque Diderot admet encore la notion de génération spontanée.

3. Soit environ 1 m 32.

4. Souvenir de l'expédition (1736-1737) de Maupertuis en Laponie.

5. Encore une fois.

6. Needham (1714-1781) vient de donner un nouvel essor à la théorie de la génération spontanée en s'efforçant de prouver que toute infusion organique stérilisée produit au bout de quelques jours des animalcules ressemblant à des anguilles.

7. La croyance de ceux qui jugent éternel tout ce qui dépasse leur propre durée.

8. Dans l'*Entretien sur la pluralité des mondes* (1686), entreprise de vulgarisation de l'astronomie cartésienne à l'usage des belles marquises.

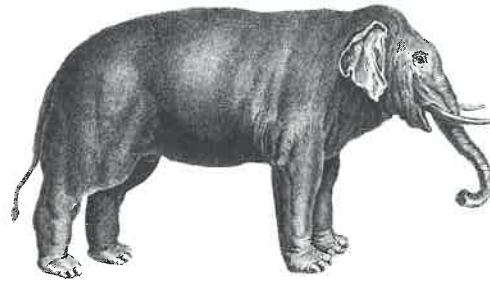
■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Où apparaît la croyance de Diderot à la génération spontanée ?
2. Quelle est la part du matérialisme antique dans les propos de d'Alembert ?
3. Comment le philosophe attaque-t-il au passage la théorie qui fait de l'homme le centre du monde ?
4. Quelles sont les deux origines possibles de l'éléphant suggérées par l'alternative : « Peut-être », « Peut-être ».
5. Dans quelle mesure le rêve vient-il au secours du raisonnement dans les affirmations évolutionnistes ?
6. « Le prodige, c'est la vie... » : comment Diderot explique-t-il l'apparition de la vie ?
7. Expliquez le sens de la dernière formule prêtée à d'Alembert (« Garantissez-vous du sophisme de l'éphémère... ») en analysant la relation entre l'évolutionnisme et la notion de temps.

Analyse lexicale

À partir du lexique et d'un dictionnaire, recherchez le sens des théories définies par les mots suivants : matérialisme, finalisme, anthropocentrisme, fatalisme, déterminisme, fixisme, évolutionnisme, transformisme.



2. LE MORALISTE

L'ŒUVRE - ÉTUDE 4

Supplément au Voyage de Bougainville

(1772, posth. 1796)

Entre 1766 et 1769, Bougainville (1729-1814), lors d'une vaste expédition à laquelle son nom reste attaché, explorait une partie de l'archipel océanien, en particulier Tahiti. À son retour, il écrivit un *Voyage autour du monde* (1771) qui connut un très vif succès. L'intérêt de Diderot pour les problèmes du colonialisme l'incita alors à rédiger un *Supplément au Voyage de Bougainville*. Il y esquissait l'image d'une société idéale libérée de toutes les contraintes (morales ou sexuelles) nées de la vie sociale.

La trame du récit repose sur le dialogue entre A, qui a lu Bougainville, et B, qui ne l'a pas lu. À l'intérieur de ce dialogue s'insère le discours d'adieu d'un sage vieillard à Bougainville. Il permet au philosophe de dénoncer la tentative colonisatrice des Européens et leur volonté d'imposer aux Tahitiens, par la violence, des usages contraires à leur tradition et à leur mode de vie. Diderot aborde également des problèmes d'ordre moral ou religieux, aussi différents que la liberté sexuelle, la notion de Dieu, l'institution du mariage, l'inceste et le célibat des prêtres.

Danse à Tahiti
par Webber,
1779. Londres,
British Museum.



■ Le discours du vieillard ■

DIDEROT
*Supplément au Voyage
de Bougainville*
(1772)

Puis s'adressant à Bougainville, il¹ ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous a prêché je ne sais quelle distinction du *tien* et du *mien*. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorgés pour elles ; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? Orou ! toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : *Ce pays est à nous*. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y a mis le pied ? Si un Tahitien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : *Ce pays appartient aux habitants de Tahiti*, qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort ! Et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles² dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais la mort plutôt que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Tahitien

1. Diderot suppose qu'au moment où Bougainville et ses hommes vont se rembarquer, un vieillard adresse une violente invective au commandant de l'expédition.

2. Allusion à des vols d'objets commis par des Tahitiens.

ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Tahitien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs ; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles les commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler ? Quand jouirons-nous ? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras ; laisse-nous reposer : ne nous entête ni de tes besoins factices, ni de tes vertus chimériques. »

DIDEROT, *Supplément au Voyage de Bougainville* (1772)

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Quels exemples le vieillard donne-t-il des souffrances que les Européens ont fait subir aux Tahitiens ?
2. Recherchez les arguments auxquels recourt le vieillard pour dénoncer l'illégitimité et l'absurdité du colonialisme.
3. Comment la conclusion du discours porte-t-elle condamnation de la civilisation ?
4. Étudiez la manière dont le vieillard célèbre l'existence naturelle des Tahitiens et ses conséquences (innocence, bonheur, liberté, tolérance, générosité). En quoi est-elle utopique ?

Les procédés oratoires

1. Quel est le procédé rhétorique rencontré dès la première ligne ? Comment les premiers mots du texte informent-ils à la fois sur la forme littéraire employée et sur les relations entre l'orateur et son auditoire ?
2. Que traduit l'emploi des impératifs ?
3. Comment les changements de pronom personnel soulignent-ils le contraste entre les deux civilisations ?

4. Relevez et expliquez les symétries, les oppositions et les alliances de mots.

5. « Si un Tahitien débarquait sur vos côtes... » : quelle est la valeur démonstrative de cette hypothèse inversée ?

6. Cinq exclamations et quinze interrogations interpellent l'auditoire. Quels effets produisent-elles ?

7. « Ce pays est à toi ! » Expliquez la signification de la figure de style et la valeur du point d'exclamation.

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Composition française

- Les pays lointains ont toujours attiré les écrivains. Explorés ou rêvés, situés au-delà des mers ou dans les espaces intersidéraux, réels ou imaginaires, terrifiants ou idéalisés, ils fournissent aux poètes, aux romanciers, aux penseurs, aux cinéastes, un point de départ pour le rêve ou la réflexion. En vous appuyant sur des exemples précis, vous vous demanderez, sous forme d'une argumentation ordonnée, quelles sont les fonctions de l'exotisme dans les œuvres littéraires et, si vous le désirez, picturales et cinématographiques. (Baccalauréat, 1984).

3. LA RÉFLEXION POLITIQUE

L'ŒUVRE - ÉTUDE 5

L'Encyclopédie (1751-1766)

Le premier tome de l'*Encyclopédie* (voir p. 494), paru en 1751, fait place à un texte décisif sur la légitimité du pouvoir... à peine plus d'une génération avant la Révolution française.

Fervent admirateur de Locke (voir p. 417), Diderot y exprime sa pensée de façon théorique en s'appuyant sur les croyances chrétiennes pour déjouer la censure. Mais, dans l'article « Autorité politique », il élimine Dieu de son système politique, et fonde la légitimité de la monarchie non plus sur le droit divin, mais sur le consentement du peuple : ce faisant, il jette les bases d'un nouveau contrat social.

■ Autorité politique ■

DIDEROT
Encyclopédie
■ (1751-1766)

AUTORITÉ POLITIQUE. Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison. Si la nature a établi quelque *autorité*, c'est la puissance paternelle : mais la puissance paternelle a ses bornes ; et dans l'état de nature elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se conduire. Toute autre *autorité* vient d'une autre origine que de la nature. Qu'on examine bien, et on la fera toujours remonter à l'une de ces deux sources : ou la force et la violence de celui qui s'en est emparé ; ou le consentement de ceux qui s'y sont soumis par un contrat fait ou supposé entre eux, et celui à qui ils ont déferé l'*autorité*.

La puissance qui s'acquiert par la violence, n'est qu'une usurpation, et ne dure qu'autant que la force de celui qui commande l'emporte sur celle de ceux qui obéissent ; en sorte que si ces derniers deviennent à leur tour les plus forts, et qu'ils secouent le joug, ils le font avec autant de droit et de justice que l'autre qui le leur avait imposé. La même loi qui a fait l'*autorité*, la défait alors : c'est la loi du plus fort.

Quelquefois l'*autorité* qui s'établit par la violence change de nature ; c'est lorsqu'elle continue et se maintient du consentement exprès de ceux qu'on a soumis : mais elle rentre par là dans la seconde espèce dont je vais parler ; et celui qui se l'était arrogée devenant alors prince¹, cesse d'être tyran².

La puissance qui vient du consentement des peuples suppose nécessairement des conditions qui en rendent l'usage légitime, utile à la société, avantageux à la république³, et qui la fixent et la restreignent entre des limites. [...]

D'ailleurs le gouvernement, quoique héréditaire dans une famille, et mis entre les mains d'un seul, n'est pas un bien particulier, mais un bien public, qui par conséquent ne peut jamais être enlevé au peuple, à qui seul il appartient essentiellement et en pleine propriété. Aussi est-ce toujours lui qui en fait le bail : il intervient toujours dans le contrat qui en adjuge l'exercice.

1. Souverain bénéficiant du consentement populaire.

2. Usurpateur.

3. L'État.

4. Quand les conditions ne peuvent plus être remplies.

- 30 Ce n'est pas l'État qui appartient au prince, c'est le prince qui appartient à l'État : mais il appartient au prince de gouverner dans l'État, parce que l'État l'a choisi pour cela ; qu'il s'est engagé envers les peuples à l'administration des affaires, et que ceux-ci de leur côté se sont engagés à lui obéir conformément aux lois. Celui qui porte la couronne peut bien s'en décharger
- 35 absolument s'il le veut : mais il ne peut la remettre sur la tête d'un autre sans le consentement de la nation qui l'a mise sur la sienne. En un mot, la couronne, le gouvernement, et l'autorité publique, sont des biens dont le corps de la nation est propriétaire, et dont les princes sont les usufructiers, les ministres et les dépositaires. [...]
- 40 Les conditions de ce pacte sont différentes dans les différents États. Mais partout, la nation est en droit de maintenir envers et contre tous le contrat qu'elle a fait ; aucune puissance ne peut la changer ; et quand il n'a plus lieu⁴, elle rentre dans le droit et dans la pleine liberté d'en passer un nouveau avec qui, et comme il lui plaît. C'est ce qui arriverait en France, si par le plus
- 45 grand des malheurs la famille entière régnante venait à s'éteindre jusque dans ses moindres rejetons ; alors le sceptre et la couronne retourneraient à la nation.

DIDEROT, article « Autorité politique », *Encyclopédie* (1751-1766)

■ POUR LE RÉSUMÉ

Structure d'ensemble du texte

1. Une généalogie de l'autorité (lignes 1 à 24) :
 - l'origine de l'autorité politique ;
 - les deux branches de l'alternative ;
 - l'enracinement de l'autorité dans le domaine du droit et de la raison.
2. Le contrat politique (lignes 25 à la fin) :
 - les règles du pouvoir vues à travers le contrat politique et la généralisation du contrat dans l'espace et dans le temps ;
 - un cas de figure : l'extinction de la famille royale.

Résumé proposé (en cent soixante-quinze mots)

L'autorité sur autrui n'est jamais naturelle puisque la liberté provient de Dieu. Certes l'autorité paternelle

est naturelle, mais elle est nécessairement transitoire. L'expérience découvre l'origine de l'autorité politique soit dans la contrainte exercée par un seul homme, soit dans l'adhésion générale.

Le pouvoir fondé sur la force est illégitime et se maintient seulement par la contrainte. Il justifie donc l'insurrection. Un tel pouvoir change de nature s'il renonce à l'usurpation et vient à reposer sur l'adhésion des citoyens.

Le régime monarchique relève d'un processus démocratique : le peuple dispose d'un bien, l'État, dont il concède l'exploitation au prince et les droits des deux parties contractantes sont égaux.

La souveraineté du peuple est générale dans l'espace et dans le temps. Si le choix du prince concerne une lignée entière, l'extinction de cette lignée modifie la situation : une famille royale détient l'autorité politique à titre provisoire et la monarchie n'est pas le seul système politique envisageable pour une nation.

■ L'ŒUVRE - ÉTUDE 6

Discours d'un philosophe à un roi (1774)

Convaincu que le bonheur des peuples est « la seule base de toute bonne législation », Diderot, en un siècle où il n'existe aucun « appareil politique » susceptible de répercuter les idées, s'adresse directement aux souverains.

Son apostrophe à Louis XVI, qui commence à peine son règne en 1774, loin d'être un discours de bienvenue, est une dénonciation vigoureuse de l'alliance d'une Église toute-puissante et d'un pouvoir royal qui fonde encore sa légitimité sur le principe du droit divin.

La construction originale de ce texte repose sur la volonté qu'a eue Diderot d'en faire un modèle d'éloquence pour l'*Histoire des Deux Indes*. Cette histoire « philosophique et politique », publiée en 1772 par l'abbé Raynal, un encyclopédiste humanitaire et anticolonialiste, s'enrichit dans sa deuxième édition des corrections de Diderot. Le philosophe en récrit lui-même la troisième édition (1781) : il profite de ce véhicule commode pour vulgariser ses idées et transforme le livre de Raynal en machine de guerre contre l'absolutisme.

■ Des prêtres très riches et très dangereux...

DIDEROT
Discours d'un philosophe à un roi
(1774)



Médaille représentant Diderot fuyant, la plume à la main, XVIII^e siècle.

Sire, si vous voulez des prêtres, vous ne voulez point de philosophes, et si vous voulez des philosophes, vous ne voulez point de prêtres ; car les uns étant par état les amis de la raison et les promoteurs de la science, et les autres les ennemis de la raison et les fauteurs de l'ignorance, si les premiers font le bien, les seconds font le mal ; et vous ne voulez pas en même temps le bien et le mal. Vous avez, me dites-vous, des philosophes et des prêtres : des philosophes qui sont pauvres et peu redoutables, des prêtres très riches et très dangereux. Vous ne vous souciez pas trop d'enrichir vos philosophes, parce que la richesse nuit à la philosophie, mais votre dessein serait de les garder ; et vous désireriez fort d'appauvrir vos prêtres et de vous en débarrasser. Vous vous en débarrasserez sûrement et avec eux de tous mensonges dont ils infectent votre nation, en les appauvrissant ; car appauvris, bientôt ils seront avilis, et qui est-ce qui voudra entrer dans un état où il n'y aura ni honneur à acquérir ni fortune à faire ? Mais comment les appauvrirez-vous ? Je vais vous le dire.

Et si vous daignez m'écouter, je serai de tous les philosophes le plus dangereux pour les prêtres, car le plus dangereux des philosophes est celui qui met sous les yeux du monarque l'état des sommes immenses que ces orgueilleux et inutiles fainéants coûtent à ses États ; celui qui lui dit, comme je vous le dis, que vous avez cent cinquante mille hommes à qui, vous et vos sujets, payez à peu près cent cinquante mille écus par jour pour brailler dans

un édifice et nous assourdir de leurs cloches ; qui lui dit que cent fois l'année, à une certaine heure marquée, ces hommes-là parlent à dix-huit millions de vos sujets rassemblés et disposés à croire et à faire tout ce qu'ils enjoindront¹ de la part de Dieu ; qui lui dit qu'un roi n'est rien, mais rien du tout, où quelque'un peut commander dans son empire au nom d'un être reconnu pour le maître du roi ; qui lui dit que ces créateurs de fêtes ferment les boutiques de sa nation tous les jours où ils ouvrent la leur, c'est-à-dire un tiers de l'année ; qui lui dit que ce sont des couteaux à deux tranchants se déposant alternativement, selon leurs intérêts, ou entre les mains du roi pour couper le peuple, ou entre les mains du peuple pour couper le roi ; qui lui dit que, s'il savait s'y prendre, il lui serait plus facile de décrier tout son clergé qu'une manufacture de bons draps, parce que le drap est utile et qu'on se passe plus aisément de messes et de sermons que de souliers ; qui ôte à ces saints personnages leur caractère prétendu sacré, comme je fais à présent, et qui vous apprend à les dévorer sans scrupule lorsque vous serez pressé par la faim ; qui vous conseille, en attendant les grands coups, de vous jeter sur la multitude de ces riches bénéfices à mesure qu'ils viendront à vaquer, et de n'y nommer que ceux qui voudront bien les accepter pour le tiers de leur revenu, vous réservant, à vous et aux besoins urgents de votre État, les deux autres tiers pour cinq ans, pour dix ans, pour toujours, comme c'est votre usage ; qui vous remontre que, si vous avez pu rendre sans conséquence fâcheuse vos magistrats amovibles², il y a bien moins d'inconvénient à rendre vos prêtres amovibles ; que tant que vous croirez en avoir besoin, il faut que vous les stipendiez³, parce qu'un prêtre stipendié n'est qu'un homme pusillanime qui craint d'être chassé et ruiné ; qui vous montre que l'homme qui tient sa subsistance de vos bienfaits n'a plus de courage et n'ose rien de grand et de hardi [...]. Puisque vous avez le secret de faire taire le philosophe, que ne l'employez-vous pour imposer silence au prêtre ? L'un est bien d'une autre importance que l'autre.

DIDEROT, *Discours d'un philosophe à un roi* (1774)

1. Ordonneront.
2. Qui peuvent être révoqués.
3. Corrompiez.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Au nom de quoi Diderot demande-t-il au roi l'anéantissement du clergé ?
2. Quels exemples illustrent la revendication de Diderot, fondée sur l'intérêt de la collectivité et le principe d'égalité ?
3. En quoi le défi lancé dans l'avant-dernière phrase est-il cynique ?

Le style

1. L'usage des symétries (lignes 1-15).
 - Étudiez les trois balancements faisant coexister les qualités des philosophes et les défauts des prêtres (lignes 1-5).
 - Comment la réaction prêtée au roi (ligne 6) amène-t-elle un nouveau parallèle, d'ordre économique cette fois ?
 - Par quel jeu de substitution Diderot feint-il d'avoir

obtenu l'assentiment du roi ?

2. Une progression puissante et régulière en trois phrases.
 - Combien de lignes occupe la plus longue de ces phrases ?
 - Quel schéma syntaxique se répète inlassablement ?
 - Observez le chiasme (figure de rhétorique formée d'un croisement de termes) articulé autour d'un mot central (lignes 16-18).
 - Quel effet produit la reprise du syntagme « (celui) qui lui dit » ?
 - À quoi tendent les mentions directes des deux personnages en présence au moyen de pronoms personnels et d'un adjectif possessif (lignes 19 à 23) ?
 - Pourquoi Diderot abandonne-t-il la troisième personne pour l'usage exclusif de la première (lignes 34-50) ?
 - Quel élément nouveau apporte la série de verbes relevant du champ lexical du savoir ?
 - Sur quel ton se clôt le discours ?

4. UNE ESTHÉTIQUE DE LA LUCIDITÉ

■ L'ŒUVRE - ÉTUDE 7

Paradoxe sur le comédien (1773, éd. posth. 1830)

Influencé par ses travaux de critique d'art, Diderot développe une théorie de l'esthétique qui attribue une part de plus en plus importante à la technique et à l'étude des lois physiques, bien qu'elle reconnaisse le rôle de la sensibilité dans la création artistique. Il montre que la création résulte de l'observation minutieuse de la réalité qui transforme la nature et la recrée pour en donner une image idéale. De même que l'objet artistique n'est pas vrai, mais semblable au vrai, de même l'émotion procurée par le théâtre ne doit pas être vraie, mais semblable au vrai.

Dialogue sur le jeu de l'acteur et méditation sur le phénomène de la création, le *Paradoxe sur le comédien* s'oppose à l'opinion commune représentée par l'interlocuteur du philosophe, qui mesure le talent de l'artiste à son enthousiasme. Le « paradoxe » du comédien tient précisément à ce qu'il doit exprimer l'émotion tout en gardant la tête froide. C'est le couple de l'« homme sensible » et du « philosophe » : le vrai comédien se méfie de ses nerfs et du cri du cœur, il ordonne ses émotions avec maîtrise et lucidité.

■ « C'est l'œil du sage...
qui vous fait rire » ■

DIDEROT
Paradoxe sur le comédien
■ (1773)

Les grands poètes, les grands acteurs et peut-être en général tous les grands imitateurs de la nature, quels qu'ils soient, doués d'une belle imagination, d'un grand jugement, d'un tact fin, d'un goût très sûr, sont les êtres les moins sensibles. Ils sont également propres à trop de choses ; ils sont trop occupés à regarder, à reconnaître et à imiter, pour être vivement affectés au-dedans d'eux-mêmes. Je les vois sans cesse le portefeuille¹ sur les genoux et le crayon à la main.

Nous sentons, nous ; eux, ils observent, étudient et peignent. Le dirai-je ? Pourquoi non ? La sensibilité n'est guère la qualité d'un grand génie. Il aimera la justice ; mais il exercera cette vertu sans en recueillir la douceur. Ce n'est pas son cœur, c'est sa tête qui fait tout. À la moindre circonstance inopinée, l'homme sensible la perd ; il ne sera ni un grand roi, ni un grand ministre, ni un grand capitaine, ni un grand avocat, ni un grand médecin. Remplissez la salle de spectacle de ces pleureurs-là, mais ne m'en placez aucun sur la scène. Voyez les femmes ; elles nous surpassent certainement, et de fort loin, en sensibilité : quelle comparaison d'elles à nous dans les instants de la passion ! Mais autant nous le leur cédon quand elles agissent, autant elles restent au-dessous de nous quand elles imitent. La sensibilité n'est jamais sans faiblesse d'organisation. La larme qui s'échappe de l'homme vraiment homme nous touche plus que tous les pleurs d'une femme. Dans la grande comédie, la comédie du monde, celle à laquelle j'en reviens toujours, toutes

1. Carton à dessin.



Le comédien Lekain jouant le rôle de Gengis-Khan par Simon-Bernard Leloir, XVIII^e siècle. Paris, Musée Carnavalet.

les âmes chaudes occupent le théâtre ; tous les hommes de génie sont au parterre. Les premiers s'appellent des fous ; les seconds, qui s'occupent à copier leurs folies, s'appellent des sages. C'est l'œil du sage qui saisit le ridicule de tant de personnages divers, qui le peint, et qui vous fait rire et de ces fâcheux originaux dont vous avez été la victime, et de vous-même. C'est lui qui vous observait, et traçait la copie comique et du fâcheux et de votre supplice.

DIDEROT, *Paradoxe sur le comédien* (1773)

LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Qu'est-ce qu'un « paradoxe » ?
2. Expliquez la théorie de Diderot. Comment la formule-t-il ? Est-elle absolue ?
3. En quoi le rôle de la sensibilité demeure-t-il très important ?
4. Pourquoi Diderot recourt-il à l'image de la salle de spectacle et à celle de la comédie du monde ?

5. Quel grand écrivain paraît illustrer le paradoxe (lignes 24-28) ?

COMPOSITION FRANÇAISE

- Le problème posé par Diderot dans *Le Paradoxe sur le comédien* concerne toute création littéraire. D'après votre personnalité propre et à partir de vos lectures, vous expliquerez si vous approuvez Diderot, ou si au contraire vous préférez le conseil de Musset : « Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie ! »

LES SALONS (1759-1781)

Quand Grimm propose à Diderot de présenter dans sa *Correspondance littéraire* les Salons (où tous les deux ans les peintres et les sculpteurs exposent leurs œuvres au public), le philosophe saisit l'occasion de créer un genre littéraire nouveau, la critique d'art. Ses *Salons* paraissent de 1759 à 1781 et le conduisent à élaborer une

esthétique picturale qu'il précise dans ses *Essais sur la peinture* (1765) et ses *Pensées détachées sur la peinture* (1781). Baudelaire reprendra la forme même des *Salons* et Proust en fera un thème majeur de *La Recherche du Temps perdu* – l'art comme magie et métamorphose.

Le peintre de la vertu



Jean-Baptiste Greuze, *Le Fils ingrat ou la Malédiction paternelle*, 1777. Paris, Musée du Louvre.

Jean-Baptiste Greuze (1725-1805) se fait remarquer au Salon de 1755 par *Le Père de famille* expliquant la Bible à ses enfants. Sa peinture marque une réaction contre l'école mythologique de François Boucher : pénétré des intentions moralisantes prônées par Jean-Jacques Rousseau, il suit le mouvement qui entraîne les esprits vers un art utile et populaire, ne repousse ni la sensiblerie ni le mélodrame et transpose les théories de Diderot dans des tableaux qui font de lui le maître incontesté des scènes pathétiques : *L'Accordée de village*, *Le Paralytique soigné par ses enfants*, *Le Fils ingrat*.

« Malgré le secours dont le fils aîné de la maison peut être à son vieux père, à sa mère et à ses frères, il s'est enrôlé ; mais il ne s'en ira point sans avoir mis à contribution ces malheureux. [...] On le voit au centre du tableau ; il a l'air violent, insolent et fougueux ; [...] son geste et son visage sont également insolents. Le bon vieillard, qui a aimé ses enfants, mais qui n'a jamais souffert qu'aucun d'eux lui manquât, fait effort pour se lever [...]. Le jeune libertin est entouré [...] de ses sœurs, de sa mère et d'un de ses petits frères. Sa mère le tient embrassé par le corps [...]. Cette mère a l'air accablé, désolé ; la sœur aînée [...] lui dit [...] : « Malheureux, que fais-tu ? Tu repousses ta mère, tu menaces ton père ; mets-toi à genoux et demande pardon. »

DIDEROT, *Salon de 1765*

AU-DELÀ DU TEXTE

1. Quels détails traduisent la prédilection de Diderot pour l'expressivité du geste ?
2. En quoi ce compte rendu apparaît-il comme le scénario imagé d'une émotion intense ?
3. Dans quelle mesure cet extrait permet-il de retrouver les théories de Diderot sur le drame et de mieux comprendre la sensibilité du XVIII^e siècle ?



Jean-Philippe Loutherbourg, *Marine avec naufrage*, 1769.
Château-Musée de Dieppe.

Un genre à la mode, le naufrage

Philippe-Jacques de Loutherbourg (1740-1812) expose pour la première fois au Salon de 1763 et soulève l'enthousiasme de Diderot qui lui trouve un génie naturel. Ses naufrages développent le thème de la disharmonie entre l'homme et la nature.

■ ÉTUDE DU TABLEAU

1. Comment le thème du naufrage donne-t-il au peintre une nouvelle occasion de communiquer au public le sentiment de la nature ?
2. Étudiez les divers moyens utilisés par Loutherbourg pour susciter la « terreur » (Diderot).

Le clair de lune

La tradition des grands paysagistes français se prolonge au XVIII^e siècle grâce à **Joseph Vernet** (1714-1789). Ce peintre de clairs de lune, de soleils levant ou couchant, de brouillards, de cascades, de tempêtes, de naufrages et de ports fait vibrer la sensibilité de ses contemporains par ses visions saisissantes de la nature, son habileté à saisir les nuances de la lumière et ses effets à sensation.

Joseph Vernet, *La Nuit, par un clair de lune*, 1762, Versailles, Musée national du Château.



« Le tableau qu'on appelle son *Clair de lune*, est un effort de l'art. C'est la nuit partout, et c'est le jour partout. Ici, c'est l'astre de la nuit qui éclaire et qui colore ; là, ce sont des feux allumés ; ailleurs c'est l'effet mélangé de ces deux lumières. Il a rendu en couleur les ténèbres visibles et palpables de Milton. Je ne vous parle pas de la manière dont il a fait frémir et jouer ce rayon de lumière sur la surface tremblotante des eaux ; c'est un effet qui a frappé tout le monde. »

DIDEROT, *Salon de 1763*

■ AU-DELÀ DU TEXTE

1. Montrez que l'art de Vernet se situe au point de rencontre entre la tradition paysagiste et le goût romantique.
2. Expliquez la formule de Diderot à propos de Vernet : « Il a volé à la nature son secret. »

LE MATÉRIALISME DE DIDEROT

Une présentation du matérialisme

L'article *Naturalistes* de l'*Encyclopédie* présente le **matérialisme** comme **athée**, moniste (= admettant l'unité de l'univers, sans distinction entre l'esprit et la matière) et **déterministe** (= affirmant que tout événement dépend des causes qui le suscitent). Les matérialistes « n'admettent point de Dieu, mais croient qu'il n'y a qu'une substance matérielle, revêtue de diverses qualités qui lui sont aussi essentielles que la longueur, la largeur, la profondeur et en conséquence desquelles tout s'exécute nécessairement dans la nature comme nous le voyons ».

La sensibilité

De ce matérialisme découle la continuité des êtres au sein de la matière, l'homme ne différant pas des autres vivants, sinon par son degré de complexité et d'organisation : « Il n'y a plus qu'une substance dans l'univers, dans l'homme, dans l'animal. » La différence entre les êtres vivants et les êtres inertes tient à l'**énergie motrice** et à la **sensibilité**. La matière est donc douée de mouvement et de vie. Et la nature représente une force créatrice dont la chimie donne une image exacte : « Je vois tout en action et en réaction, tout se détruisant sous une forme, tout se recomposant sous une autre. »

La place de l'homme

Au sein de cette nature chaotique, **l'homme n'a pas de place définie**. N'est-il pas appelé lui-même à disparaître ? La réflexion philosophique naît justement chez Diderot de la constatation que **tout est révoable**. Il faut donc éviter tout discours inutile sur la Providence divine et se garantir du « sophisme de l'éphémère », c'est-à-dire « celui d'un être passager qui croit à l'immutabilité des choses ».

■ Mots-clés ■

Artiste. L'artiste doit dominer l'émotion en équilibrant l'enthousiasme et la raison. La création artistique est une re-crédation de la nature.

Bonheur. L'homme agit nécessairement en vue de son bonheur. Diderot souhaite donc que les lois n'entraient pas cette tendance mais s'accordent avec la nature qui met le bonheur à la portée de chacun. La morale vise à rendre la vie heureuse, non à en limiter les jouissances.

Despotisme éclairé. Divergeant en cela de Voltaire, Diderot refuse le despotisme éclairé : il est convaincu qu'un despote ne pourra jamais être suffisamment philosophe pour se garder d'être un tyran.

Énergie. Diderot voit dans l'énergie la source de toute existence (on la retrouve dans ses démarches linguistiques, poétiques, biologiques ou politiques). Son œuvre tourne « autour de l'énergie à la fois vécue et représentée » (Jacques Chouillet) : Diderot est le poète de l'émergence créatrice, du renouvellement des formes littéraires, de la libération par le verbe.

Morale. Diderot répète souvent que les seuls critères du bien et du mal, de la vertu et du vice sont la bienfaisance et la malfaisance. Refusant le rigorisme et les tabous sexuels, il propose d'être « honnête et sincère » jusqu'au scrupule et de respecter (tout en cherchant à les faire évoluer) les lois de son pays, seul rempart contre l'arbitraire.

Liberté de la presse. La nécessité de laisser à la presse une liberté totale découle pour Diderot :
– de l'idée même qu'il se fait du progrès des Lumières, qui nécessite une circulation incessante des idées, des hypothèses, des informations ;
– de la conviction que le libéralisme est la seule voie du progrès économique ;
– d'une conception républicaine de la monarchie où le prince, respectueux des lois, doit constamment rester à l'écoute de l'opinion publique représentée par les philosophes et les journaux.

■ Citations ■

• *Une réflexion critique* :
« Je ne prononce pas, j'interroge. » (*Réfutation... d'Helvétius*)

• *L'homme sans Dieu* :
« La pensée qu'il n'y a point de Dieu n'a jamais effrayé personne. » (*Pensées philosophiques*)
« Le beau projet que celui d'un dévot qui se tourmente comme un forcené pour ne rien désirer, ne rien aimer, ne rien sentir, et qui finirait par devenir un vrai monstre s'il réussissait. » (*Pensées philosophiques*)

• *Matérialisme* :
« Dans vingt ans d'ici vous vivrez en détail. » (*Lettre à Sophie Volland*)
« Naître, vivre et passer, c'est changer de formes. » (*Le Rêve de d'Alembert*)

• *Déterminisme* :
« Il ne peut y avoir d'être libres ; [...] nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à l'éducation et à la chaîne des événements. » (*Lettre à Landois*)

• *Morale* :
« Il me vint en tête que la morale entière consistait à prouver aux hommes qu'après tout, pour être heureux, on n'avait rien de mieux à faire que d'être vertueux. » (*Le temps du bonheur*)
« L'expérience propre, l'intérêt présent et la voix de la conscience, voilà les grands docteurs de la vie. » (*Le Neveu de Rameau*)

• *Politique* :
« Imposez-moi silence sur la religion et le gouvernement et je n'ai rien à dire. » (*Promenade du sceptique*)
« Nous parlerons contre les Lois insensées jusqu'à ce qu'on le révoque. » (*Entretien d'un Père avec ses enfants*)
« Le gouvernement arbitraire d'un prince juste et éclairé est toujours mauvais. » (*Réfutation... d'Helvétius*)

• *Liberté* :
« L'enfant de la nature abhorre l'esclavage ;
Implacable ennemi de toute autorité, Il s'indigne du joug ; la contrainte l'outrage ;

Liberté, c'est son vœu ; son cri, c'est liberté. » (*Éleuthéromanes*)

• *Philosophie* :
« Chaque homme a des devoirs à remplir dans la société ; le philosophe apprend à chacun quels sont ces devoirs. » (*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*)

■ Éditions et Études ■

DIDEROT : *Le Rêve de d'Alembert et autres écrits philosophiques*, par Jacques et Anne-Marie Chouillet, Livre de poche, 1984.

Pensées philosophiques. Lettre sur les Aveugles. Supplément au Voyage de Bougainville, par Antoine Adam, Garnier-Flammarion, 1988.

Paradoxe sur le comédien. Entretiens sur le Fils naturel, par Raymond Lambreaux, Garnier-Flammarion, 1987.

Œuvres philosophiques, par Paul Vernière, Garnier, 1964.

Œuvres esthétiques, par Paul Vernière, Garnier, 1959.

Œuvres politiques, par Paul Vernière, Garnier, 1963.

Lettres à Sophie Volland, par Jean Varloot, Folio, 1984.

Diderot, Textes et débats, par Jean-Claude Bonnet, Livre de poche, 1984.

Études
Jacques Proust : *Diderot et l'Encyclopédie*, Colin, 1967.

Jacques Chouillet : *La Formation des idées esthétiques de Diderot*, Colin, 1973.

Élisabeth de Fontenay : *Diderot ou le matérialisme enchanté*, Livre de poche.